

rément ces dames ne manquoient pas d'une esclave favorite qu'elles pussent en charger, dans les occasions très-rares où elles avoient à s'en servir. Les serrures ne se sont multipliées chez nous, et l'art ne s'en est perfectionné, que quand des mœurs plus douces nous ont fait abolir cet affreux esclavage qui régnoit dans toute son atrocité chez ces peuples tant vantés de l'Italie et de la Grèce. Il fallut bien alors remplacer, par un mécanisme de bois et de métal, ce que l'humanité avilie avoit vu exécuter si long-tems par des machines humaines.

Passons au mouchoir. Où ces dames le plaçoient-elles ? Nulle part ; car elles n'en portoient non plus que des clés. Et ici l'on s'aperçoit combien les idées des anciens sur la santé et la propreté s'éloignoient des nôtres. On est transporté dans un tout autre monde. Ce ne sont plus nos usages ; ce ne sont plus nos préjugés. On peut aujourd'hui s'essuyer le front, se moucher, sans choquer personne, pour peu qu'on y mette de bienséance. Dans la Grèce et à Rome il en étoit tout autrement. Une femme, qui en public eût fait usage de son mouchoir, eût violé toute délicatesse et toute urbanité ; on l'eût regardée comme malade, et elle eût en conséquence été reléguée dans son appartement. Une jeune fille eût fait fuir tous les soupirans, et l'on a vu des maris se séparer de leurs femmes